DISSERTATION
OU MEMOIRE HISTORIQUE
DE L' EPIDEMIE
QUI REGNA DANS FLORENCE
ET PLUSIEURS LIEUX DE SES ENVIRONS
EN MDCCLXVII:

PUBLIEE

PAR BARTHELEMI MESNY
D. MEDECIN DE LA COUR DE S. A. R.
DIRECTEUR MEDECIN DE SES HOPITAUX MILITAIRES
Afsocié aux Academies Royales des Sciences
de Nancy , de Florence &c.

A FLORENCE.
DE L' IMPRIMERIE DE FRANÇOIS MOUCKE.

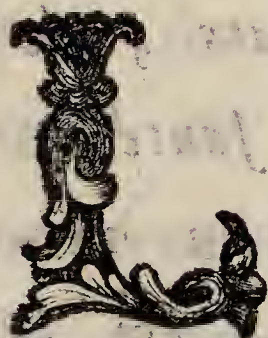
Avec Permission.

A SON ALTESSE ROYALE
LE SERENISSIME
ARCHIDUC D' AUTRICHE
PIERRE LEOPOLD
PRINCE ROYAL DE BOHEME ET D' HONGRIE
GRAND DUC DE TOSCANE &c. &c.

MAJESTUEUX SOUVERAIN

DELICE DES NATIONS

TRES EXCELLENT PRINCE.

*E tendre interreſt que V. A. R. a bien voulu prendre a des ſujets qu' il paroiſſoit que la providence avoit recommandés a ſes ſeuls ſoins pa-*

ter-

ternels, dans un tems où une multitude de misérables n'avoient d'autre ressource que la bonté inépuisable de V. A. R. me donne assez de confiance pour oser avec le plus profond respect, mettre sous ses yeux la Dissertation Historique que j'ai fait sur la Maladie que nous voyons heureusement finie, graces, au SEIGNEUR, *& aux puissans secours, aux excellens moyens, & a la sage prévoyance dont V. A. R. s'est servi, pour rétablir dans ses heureux états, le calme, l'abondance, & la santé.*

Si on léve les yeux, on verra que le ciel pour le bien, & la consérvation de tous ses peuples, en

la

la destinant a ce souverain domaine, avoit tellement disposé l'ordre des événemens, que la gloire d'en devenir le sauveur étoit réservée a V. A. R.

Cette époque intéréssante non seulement aux Toscans, mais a tous généralement, doit nous être infiniment chere; Et si l'antiquité plaçoit les Princes bienfaisans au rang des Dieux, & si on leur consacroit des monumens, comme on le fait encore pour les grandes actions, les victoires, & les triomphes; quel tribut ne devrions nous pas a V. A. R.? Je voudrois satisfaire a ce devoir par des voeux de pieté, comme par

DISSERTATION
OU MEMOIRE HISTORIQUE
DE L' EPIDEMIE
QUI REGNA DANS FLORENCE
ET SES ENVIRONS DES LE MOIS DE JANVIER ET CONTINUA JUSQU' EN JUILLET MDCCLXVII.

SI les Médecins ſe qualifient d'étre de bons citoyens, il eſt de leur devoir de donner des preuves de leur attachement au public, lorſque l'univerſel d'une ſociété court les riſques de voir une par-

tie de ſon corps attaqué, ébranlé, ou détruit par des événemens, dont les cauſes ſont pour l'ordinaire inconnuëes, & dont on ne peut empécher les effets; mais dont les ſecours dépendent ordinairement de ceux qui ſont conſtitués pour les éloigner, & les combattre, tant en donnant des conſeils ſalutaires, qu'en travaillant pour en arréter les progrés, autant qu'il dépend des ſecours humains, & des connoiſſances qu'on acquiert dans l'étude de la phyſique, ce qui eſt plus du reſsort des Médecins, que des autres bras, dont l'état eſt composé, car dans de ſemblables circonſtances tout le corps politique eſt quaſi dans un état paſſif: les éſprits étonnés perdent leur force, la communication entre les citoiens s'intercepte, on fuit un danger qu'on ne peut, que rarement éviter; d'ou s'enſuit ordinairement un plus grand mal. J'entens cette mutuelle conſolation

tion, & ce ſecours ſans lequel tout ſe diſſout dans la ſociété.

C'eſt ſur tout dans ces circonſtances, ou les Médecins donnent au public des preuves non équivoques de leur utilité, quiqu'en diſent quelques ſcéptiques. C'eſt aux Médecins donc a raſſurer les éſprits, a montrer leur affé-ction pour l'homme, leur zéle pour le bien public, leur charité pour leurs fréres, & le ſacrifice de leur perſonne pour la cauſe commune. C'eſt dans les Hopitaux, ou les devoirs de l'humanité ſont par eux éxercés, dans ces lieux loing des vuës de l'intereſt. C'eſt près des pauvres dans ces maiſons ou toutes les reſsources, les ſecours, & toutes les commodités manquent, ou chacun fuiant le danger, répugne de ſe préſenter. C'eſt la dis-je ou il faut voir pratiquer a ces vrais citoyens ces devoirs ignorés de ceux, qui comme eux, ne ſont pas conſtitués a s'intereſſer ſi particuliérement a

la consérvation de l'éspece. C'est leur courage, c'est par leur éxemple, par leur persuasion, par leurs soins, par leurs études, par la recherche des causes connuës, & inconnuës, qu'ils parviennent, mais non sans de grands risques, & de grandes peines, à conserver des sujets, & convaincre de quelle conséquence, & de quel interest est leur institution; mon but n'est point de rappeller ici les services qu'ils ont de tout tems rendus aux differentes sociétés. Je n'ai pas le déssein de faire passér sous les yeux, ce qu'ils ont fait, ny de parcourir les annales de leur art, mais seulement de décrire des phénoménes, qui ont étonné bien du monde, & dont les seuls Médecins n'ont pas été surpris, je parle sur tout de ceux, qui aïant des connoissances suffisantes, & qui instruits des leçons d'Hyppocrate, ce grand maitre le plus éxcéllent, & le premier des observateurs

teurs, auront jugé, que de la constitution de l'air, comme d'une cause médiate, ou immédiate, il en devoit résulter la plus grande partie des accidens, que nous avons remarqués.

Depuis bien des années les Médecins ont décrit différentes Epidémies; Cependant Arbuthnot se plaint de ce que les modernes ne s'y appliquent pas avec asséz d'éxactitude, & de ce que les obsérvations de cette éspéce, ne sont qu'en petit nombre, & qu'il n'y en à aucune suite dans aucun pays. Hoffman dit à peu prés le méme chose dans la *Méd. Rat. chap.* 7e peut être ne réussirai-je pas à remplir avec asséz de succés l'engagement, que je prends; mais ne fut-ce que pour mon étude particuliere je hazarderai le détail de celle cy, d'autant plus que si d'autres n'en prenoient pas la peine cet événement tomberoit dans l'oubli. Cette déscription me paroit être éssentielle, surtout, si cet-

cette maladie de l'ordre des Epidémiques pouvoit servir a former une suite historique de celles, qui reparoissent dans certaines circonstances, car on sait, qu'elles varient selon les causes, les lieux, les saisons, & les climats, ce qui est souvent trés préjudiciable aux états, & aux familles.

Un Médecin doit toujours rechercher les causes d'une influence de quelque nature elle soit, depuis quelques années, j'en ai vû dans ce climat de plusieurs éspéces, surtout de ces fiévres Rouges, & des Exantématiques.

Aprés les débordemens de l'Arno en 1742. nous eummes des fiévres aiguës, & putrides qui firent bien du désordre. J'ai obsérvé, que les jeunes gens, ont éssuié des fluxions Epidémiques, qui affféctent les glandes parotides que vulgairement on appelle *Gattoni*... ces maladies sont souvent occasionnées par des variations de tems, nous voyons des toux convulsives dans les automnes,

&

& les primtems, & ces maladies ſont ici trés fréquentes, ſans que l'air ſoit éſsentiéllement malſain, ny que ce ſoit un mal Endémique. Enfin on n'attribue les maux Epidémiques, qu'a deux cauſes générales, ſavoir l'air, & le régime, qui toutes deux ont des ſuites funeſtes. Chaque ſaiſon à ſes maladies particulieres, les Médecins ſavent ce qu'Hyppocrate leur a enſeigné; Ce ſeroit amplifier ma matiére de rappéller ſes paſſages. J'aurai aſſez d'occaſions de m'autoriſer des ſentences de ce grand maitre. Les différens ſéxes ont des maux, qui leur ſont plus ou moins facheux, nous avons été a méme de remarquer, que les femmes d'une vie commode, n'ont preſque pas été ſujetes à l'Epidémie, qui à affécté les hommes. On pourroit en donner la raiſon, que le régime, qu'elles tiennent, ne les ont pas expoſé comme celles, qui ont manqué à l'obſerva-

vation d'une, ou de plusieurs des choses non naturelles, soit par leur état, ou par la nécéssité, qu'elles ont eu de communiquer avec les malades, qui ont éssuyé le sort, dont la plus grande partie de ce peuple a été affligée indistinctement. Ce qui fait le vrai caractére Epidémique, puisque le plus grand nombre y à été asujétti, & comme le définit le célébre Hoffman, lorsque la maladie moissonne avant le cours des jours, les personnes de tous les états, les ages, & les rangs.

Les Maladies, qui ont regné dés le commencement de l'année, n'ont pas été dés lors aussi critiques, suspéctes, & dangereuses, que nous l'avons observé depuis. Deux quéstions se présentent, savoir, si la constitution de l'air est la seule cause de ce que nous avous vu, ou quel en peut étre le vrai principe. J'ai remarqué dans le commencement de Janvier, qu'il n'y

avoit

avoit, que des fiévres fluxionnaires, ou catharrales, ou rhumatisantes, des pleurésies, quelques fiévres intermittantes, & des maladies chroniques. Attentif a décrire ce, qui est de mon art, lorsque je laissai le service de l'Hopital de *S^a Maria Nuova* a la fin de Décembre, on ne parloit pas encore de ces fiévres pétéchiales, qui ont paru dans les mois suivans; Chargé en outre du soin particulier de l'Hopital Militaire, ce qui forme asséz souvent un nombre de cent malades, ou environ, je n'avois observé aucune fiévre de mauvais caractére dans l'un ny dans l'autre, si j'en éxcépte dans *S^a Maria Nuova* cinq à six fiévres aiguës, que je traitai dans tout le cours de mon service, qui eurent un succés asséz heureux.

Toutes les maladies dit le grand Hyppocrate (1) régnent pendant toutes les sai-

[1] *Omnes morbi quidem omnibus temporibus fiunt. Quidem tamen magis in quibusdam ipsorum, & fiunt, & exacerbantur* Hyppocr.

ſaiſons de l'année, mais les maladies populaires ont une autre marche. Quoiqu'il y ait eu des fiévres aigües dans l'Hopital, cela ne fait point un mal épidémique. Le Docteur Arbuthnot dit, que les maladies populaires, qui ſont communes, dépendent principalement de l'air, & de la nourriture, qu'il eſt aisé de diſtinguer les éffets des unes, ou des autres (1).

Que les maladies aient pris un dégré de force par les cauſes d'un air plus rude, ou plus changeant, c'eſt ce qui mérite éxamen, il eſt conſtant, que dans toute la ville, on étoit étonné du nombre des malades. La ſaiſon de l'Hyver, eſt la plus funeſte, ſurtout pour ceux, qui ont des infirmités, des maladies chroniques, ou des années, ou que la miſere ſuit par tout. On obſerva éfféctivement, qu'il mouroit beaucoup de gens agés, ce qui ne

(1) Arbothnot pag. 209. tr. Franc.

ne ſurprenoit pas abſolument : On voioit tous les jours l'augmentation des malades dans les ſalles de l'Hopital ; Depuis 25. ans, que j'y éxérce, je ne l'ai jamais vû ſi ſurchargé, la récolte des Grains avoit été ſi médiocre, qu'à peine ſervit-elle pour trois mois. La diſétte ſe fit des victimes, l'Hopital étoit le réfuge contre les maux, & la faim, car les habitans des campagnes ſe réfugioient dans la ville. Ces malheureux portoient ſur leur phyſionomie bléme, & moribonde l'empreinte trop maniféſte de l'épuiſement de leurs forces, & de leur ſang. Les cauſes de tout, ce qui nous arrivoit, de tout ce qui nous environnoit, mériteroient un éxamen ſérieux pour tirer des conſéquences bien déduites des leurs effets, mon déſſein eſt d'en parler à la ſuite; on paſſe ſouvent de conjéćture en conjéćture avant de bien deviner; les phénoménes étonnants, & nos ſens ſont quel-

quelque fois trop émoussés. Je crois que pour mettre un chacun a méme de porter quelque jugement, je dois rendre compte de la constitution de l'air. Le Thérmométre, & le Barométre sous les yeux en méme tems, à la méme heure, je suis en état de méttre un chacun au fait de la constitution, où étoit le ciél de Florence, qui ne passe point pour étre mal sain. Je régistre asséz méthodiquement toutes les petites observations, qui ont relation a la santé; cela peut aider à déméler quelque fois le causes des maux de conséquence, mais comment rendre compte de toutes; par exemple quelle à été celle d'une éspéce de maux d'aventure épidémique, qu'on à ressenti dans les environs de cette capitale pendant l'automne dernier, dont les uns se terminoient aux éffets des feux volages, & d'autres, que j'appellerai avec Mr Sauvages *Psydracia*, & quelqu'uns en Pa-

na-

naris ; L'Automne n'avoit pas été pluvieux le Thérmométre s'étoit ſoutenu du 15.e dégré au 8.e ſurgelée pendant le courant d'Octobre, & le Barométre avoit été plus au beau, & variable, qu'a la pluie.

Pendant le mois de Novembre le Thérmométre ſe ſoutint depuis l'11.e jusqu'au 8.e éxcépté pendant les 5. ou 6. jours derniers qu'il deſcendit au 5.e, il ne plut pas tant, que dans le mois d'Octobre, ce ne fut pas pour une Saiſon auſſi favorable, que la ſentence d'Hyppoçrate dût avoir lieu lorſqu'il annonce pendant l'Automne des maladies aiguës. *Autumno morbi acutiſſimi, atque exitiales maxima ex parte.* Ces températures ne devoient pas déranger conſidérablement l'équilibre de nos humeurs. Tout au contraire le pronoſtique devoit étre favorable ſelon l'axiome de la ſéction 3. *Conſtantibus temporibus, ſi tempeſtiva, tempeſtivè fiunt mor-*

morbi ſtabiles, & boni iudicii accidunt: inconſtantibus autem inſtabiles, & mali iudicii (1). De la conſtance de l'air dépend donc la variation des maladies, ou leur augmentation, quand elle dépend des ſeuls éffets de l'air.

Les dégréz du Thérmométre de Décembre ne furent, que de quatre a cinq dégréz plus froids de ſorte qu'il ſe proportionna inſenſiblement, puiſque ce ne fut qu'au 31. de ce mois qu'il déſcendit a deux dégréz ſous la gelée, ce que je compterai avec le mois ſuivant; le Barométre monta, & baiſſa du variable a pluie, & grande pluie a cauſe qu'il neiga ſouvent ce qui donna le méme point, car il ny à point d'autre type entre l'un & l'autre changement. Je crois que cette remarque eſt éſſentiélle, affin qu'on n'attribue pas a l'humidité, & aux vents du ſud, des éffets dépendans d'une autre cau-

(1) Hyppocr. lib. Aphoriſm. ſect. 3.

çauſe. Car la neige lorſqu'elle tient ſu térre donne des froids ſécs, & ſe réſoud peu a peu, tant que le dégél ne vient pas, ce qui ſe faït par le vent du Midy, & ce qui cauſe quelque fois des innondations dont les ſuites changent la conſtitution de l'air.

L'Etat du Thérmométre du mois de Janvier ne fut pas fort différent de celui de Décembre. J'ai déja fait remerquer, que le froid nous étoit vené par graduation car du 31. Décembre il ne déſcendoit qu'au 4.e ſous la gelée, ma façon de regiſtrer depuis pluſieurs années mes obſérvations Méthéorologiques, eſt ſelon les dégréz de Mr Rhéaumur. Quant au Barométre il fut aſſez conſtamment au deſſous du variable, & a pluïe ou vent, il neigea pluſieurs fois, & plut peu.

Cependant les maladies augmentoient de jour en jour, les ſalles de l'Hopital général ne pouvoient préſque plus

con-

contenir de malades, on voioit beaucoups de fiévres aiguës des pétéchiales & putrides, soit qu'on put les avoir attribué a la mauvaise constitution de l'air, soit a la putréfaction du lieu méme, car plus il y a de malades dans un Hopital, plus l'air s'y altére & s'y gate; l'haleine, & les éxahlaisons des corps l'ont bien tost pérvérti & le rende sans ressort, mais j'aurai encore occasion de parler des mémes éffets.

Ce qui étoit arrivé a Siénne & a une partie de cette province pouvoit faire une sorte de comparaison avec ce qu'on voioit dans Florence. Je ne décrirai point cette Epidémie, je n'en ai pas vû le cours, mais ils avoient éssuié le malheur commun, & avéc plus de rigueur. Il ne dépendit pas seulement de la bonté d'un Souverain rempli d'afféction pour ses peuples, d'arréter le fléau, qui nous frappoit. Ce Pére du peuple ce Titus eut tout fait

pour

pour adoucir notre ſort ; les ſacrifices de tout ce qu'il put pour le bien public, ſont les garants des ſentimens, qui l'animérent ; l'hiſtoire des tems redira à la poſterité, que les vertus des héros paſſent aux héros, comme un bien patrimonial.

Le mois de Frevier ne fut pas ſi rigoureux, que le précédent, le Thermométre étoit au 5.ᵉ ſurgelée & le mercure remonta juſqu'au dixieme. Le Barométre fut aſſéz régulierement au variable, il y eut des jours aſſéz beaux, & quelques nuages, il plut peu : le ſentiment de pluſieurs perſonnes au ſujet des maladies, qui regnoient, étoit, que la ſécheréſse de l'air éxaltoit trop la bile, & enflammoit le ſang ; lorſque je décrirai les ſymptomes de la maladie, & que j'eſſairai d'en pénétrer la cauſe, les phyſiciens porteront quel jugement il leur paroitra bon.

Pendant le courant de Mars la

maladie faiſoit toujours plus de progrés, ce qui épouventoit beaucoup de monde; les éſprits étoient fort agités, l' on adminiſtroit fréquemment, il y mouroit beaucoup de pauvres dans les hopitaux, les maladies étoient preſque toutes de l'eſpece maligne, ce qui ne devoit ſurprendre, que ceux, qui ne ſavent pas, comme les Médecins, que pour l'ordinaire toutes les maladies dans pareilles circonſtances prennent le caractére de celle, qui eſt épidémique; il eſt conſtant, que dans cette grande ville on n'entendoit parler, que de fiévres aiguës, de putrides, de fiévres inflammatoires, pourprées, & vermineuſes. Le Docteur Arbuthnot dans le chapitre 9e, où il donne les aphoriſmes, *Pratiques des malad. èpid.* dit à l' article 63. (1) que Sydenham a confirmé cette obſervation, la maladie épidémique, dit-il, c'eſt à dire la régnan-

(1) *Les effets de l'air T. pr. p*, 279. *edit. de Paris*.

gnante de la ſaiſon communique ſon caractére à toutes les autres &c.

Les dégréz du Thermométre variérent ſouvent, & le froid fut plus grand qu'en Février, le mercure deſcendit à diverſes repriſes du 8.e dégré au 2.e ſurgelée, nous eumes beaucoup de vent, il plut rarement, mais beaucoup de neige ſur les montagnes, qui nous environnent (1).

Aprés avoir donné l'idée la plus juſte, qu'il m'à été poſſible de la conſtitution de l'air, je décrirai les ſymptomes, les accidents, & le cours de ce qui eſt relatif a l'étonnante maladie qui a tant allarmé de familles, & qui continue encore a faucher tant de ſujets intereſſans à l'état.

Il n'eſt point, ou preſque point de maladies qui s'annoncent ſous un caractére plus équivoque, que les ma-

(1) *Il eſt à propos, que je prenne le ſoin de dire, que c'eſt toujours des dégrez du Thermométre au matin d'où je prends regiſtre pendant l'hyver.*

ladies d'une nature pernicieuse & maligne (1). Elles se presentent sous differentes éspéces ; tantost sous l'apparence d'un fiévre intermittente, tierce, ou double tierce, dans un autre sujet sous l'éspéce d'une fiévre fluxionaire, Rhumatisante, quelque fois comme une synoque simple, & quand elles ont fait violence à leur abord, les conséquences n'en ont pas été plus favorables.

Dans les premiers jours de ces attaques, les symptomes ne paroissoient point dangereux, le mal sembloit céder aux premiers remédes, & la fiévre paroissoit se calmer, une saignée, un régime tempéré, & humide avoient un succés, dont on s'applaudissoit, il s'y passoit quelque fois deux jours, sans que le malade se trouva plus mal, mais une cause sourde dont le foyer semblable à celui d'un Volcan, portoit bien tost

ses

(1) *Febres malignas in principio statim cognoscere difficile est cum malignitas&c.* Sennert Ep. de fevr. l. IV.

ſes triſtes, & brulans effets du centre à la circonférence.

On étoit attaqué avec un accablement, par quelques friſſons vagues, & légers à differentes heures (1) : Ce ſymptome eſt commun meme a des maladies d'un caractére plus malin (2), on reſſentoit quelques douleurs de teſte, c'étoit pour l'ordinaire ſur le ſoir, que le paroxiſme prenoit, on avoit en ſuite quelques nauſées, ceux qui avoient été ſujets a des douleurs de Rhumatiſme, les reſſentoient vivement aux parties déja affectées; le pouls ne paroiſſoit pas fort fiévreux, il étoit égal ſans étre dur, la peau n'étoit point brulante, la ſoif étoit médiocre, la langue ne paroiſſoit pas chargée, la bouche n'étoit pas amere, les malades étoient dans cette ſituation, pendant quelques jours

en

(1) Hippocr. in Coac. praenot. *Rigores multi cum torpore malignum*.

(2) *Vid. Obſerv. D. Pringle T. pr. part.* 288.

en luttant contre le mal, ces accidens augmentoient a mesure, que la matiére se développoit, ce qui revient à l'idée qu'en donne Boerhaave (1); le sang alors prenoit plus d'éffervexence, & des symptomes plus dangereux se manifestoient. On sait, que tous les malades n'ont point le meme fond de tempérament, & par conséquent qu'il y a quelques variétés dans les particularités d'une meme maladie, je décris ce qui a été le plus fréquent & surquoi on peut plus solidement fixer le vrai caractére d'un mal aussi pernicieux que long, on juge que le sanguin, & le pituiteux avoient des accidens proportionnés a leurs forces, & aux progrés de la cause morbifique, ce qui étoit très intéressant de bien connoitre pour ne point faire de fausses voies, dans la marche de la cu-

(1) *Boer. Epacmastica anabatica, d'aprés Gallien sous le caract. de feb. cont. putrid.* §. 732. *T.* 4. *Vans-Vvieten pag.* 12.

cure, ſuivant le précépte de Celſe (1) ceux qui mettoient plus de délais a ſe faire ſoulager augmentoient comme il eſt facile a croire la ſomme de leurs maux & ils ſe mettoient conſéquemment en plus grand danger (2).

Les paroxiſmes étoient inégaux dans leur retour, comme dans leur redoublement; une douleur de teſte chez les uns occupoit toute la partie, chez les autres ſeulement les ſourcils, comme une Bande, & a d'autres une douleur obtuſe, au milieu du front ſimplement, a quelqu'uns un ſerrement lancinant ſur les temples, & quelque fois ces douleurs ſe relachoient pour reparoitre plus fort. Dans la plus grande partie, les yeux étoient comme étincelans, caves, & enflammés, & ſouvent la couleur en étoit jaune, l'orbite gonflé, les paupiéres peſantes, &

(1) *Cauſae inveſtigatio ejuſque primordia, & occaſio in affectionis, & remediorum originem deducunt ampliſſimam.*

(2) *Nulla acuta febris leviter terrere nos debet*, Celſ. lib. 2. cap. 4.

& épaiſſes ; étoient l'effet de la cauſe cachée dans le ſang, & les autres humeurs ; Le larmoiement involontaire dans le commencement, un bruit ſourd dans les oreilles, une chaleur de teſte, un ſentiment confus, enfin le délire ; tous ces accidens faiſoient craindre pour le cerveau comme il a été confirmé par les ſections, que ce viſcere s'eſt enflammé. La plus part de ces ſymptomes ſubſiſtoient préſqne pendant tout le cours que faiſoit la maladie, ou juſqu'a ce que quelque criſe favorable ait fait juger d'une ſolution prochaine, ce qui n'arrivoit pas avant le 14.e les moins heureux paſſerent juſqu'au 21.e, mais cecy n'étoit que la moindre énumeration des autres maux. Des anxiétés, des laſſitudes, des accablemens univerſels, une grande ſoif, la bouche pateuſe, la langue chargée, dés le 4.e ou 5.e jour d'une pituite viſqueuſe, qui augmentoit avec le cours de la ma-

ladie, & formoit une croute, qui devenoit noire au 10e, ou 12e, & qui se séparoit, quand le mal prenoit une disposition favorable du 14e au 16e, la chaleur de la peau, la sécherésse, la tension (1) douloureuse de l'éstomac, & du bas ventre, l'insomnie, l'agitation (2), & meme la constipation dans les premiers jours, étoient l'annonce du trouble, où étoit la nature; l'urine étoit rarement enflammée, a ces accidens succédoient d'autres désordres, non moins conséquens pour les jours des malades, un abandon universel, un dégout général, le refus de la boisson, une aridité du gosier, & de

(1) *Optimum quidem hypocondrium est si doloris expers & molle* Hyppocr. Coac.
Fit enim tum a putrefactis humoribus elasticam materiam generantibus, uti etiam a resolutione ventriculi &c. vid. comm. l. Bar. Van-swieten pag. 22.

(2) *Sed ubi somnus difficilis & male cedens pustulae purpureae vel lividae corpus deturpant hypocondria tensa & inflata fere moriuntur* Boer. febr. contin. putr.

de la langue , & une séchereſſe des narines, une réſpiration profonde, des soubreſſauts des parties nerveuſes , les éxantémes plus ou moins pourprées , qui paroiſſoient, & diſparoiſſoient , ne pouvoient faire faire un pronoſtique conſolant ; lorſque la nature aidée de quelques ſecours permettoit quelque ſécrétion critique , c'étoit de quelque matiére recuite trés fétide, des déjéctions bilieuſes, noiratres , vermineuſes , & ſouvent en trés grande quantité , marquoient à quel éxcés étoit la perverſion des humeurs , des ſaignemens de nez vers le 6e & 7e & quelque fois vers le 11e , enfin un aſſoupiſſement comateux , l'augmentation du délire, le tranſport violent chez quelqu'uns , annonçoient aux médecins , & aux parents le peu d'eſpoir pour le ſalut des malades . La phyſionomie ſe changeoit , les yeux s'éteignoient, la paleur mortelle , la ſueur froide , les extremi-

mités glacées, les convulsions, le pouls intercépté, le hocquet, le tour des dents noire, & la langue, l' haleine mauvaise, toutes évacuations suspenduës, l'écoulement insensible de l'urine étoit de meme que la sécheréffe des véssicatoires, les signes d'une mort prochaine, & assurée; cependant ceux qui luttoient contre la mort n'avoient pas moins de ces symptomes effrayans, la strangurie, les parotides, quelques petits abcés dans l'une ou l'autre oreille, des Furoncles (1), des sueurs copieuses, & des cours de ventre dans les jours critiques, une opiniatre surdité, qui duroit meme aprés le 21.e étoient des signes salutaires, le pouls asséz vigoureux, quoique variant quelque fois, étoit la seule ressource pour pouvoir permettre de faire un pronostique favorable, & soutenir l'esperance.

Dans

(1) *Quibus febris est longa, his tubercula ad articulos aut dolores fiunt*. Hyppocrat. Aphorism. §. 4.

dans l'état de convalescence, ou a son approche, quelques personnes ressentirent aussi des foiblesses, sur quelques visceres, particuliérement sur la véssie, entre un nombre au moins de deux cens malades dont j'ai suivi les cures, j'ai remarqué deux stranguries, & une disurie; enfin des évacuations réglées, des flux d'urine abbondans, résoudoient souvent les maladies, & faisoient des crises complettes.

Aprés avoir décrit les accidens trop nombreux, qui appartiennent a l'histoire de l'Epidémie régnante, je crois, qu'il est néceſſaire de donner une idée de la méthode générale, que les médecins éclairés ont tenû avec le plus de succés, & quelque fois infructueusement, non que le mal ait été d'une nature a leur faire prendre des équivoques, mais par ce que la maladie étoit supérieure aux forces des malades, & aux efforts de l'art; d'où s'en sont suivis des

accidens, ce qui pour l'ordinaire nous fait injuftement juger, & par qui, par des perfonnes qui refufent le tribut, qu'elles doivent à des hommes dont les connoifsances leurs font auffi fupérieures, que les matiéres de leurs études, & trop longues, & trop profondes, furpaffent d'ordinaire leurs facultés.

Il eft afféz de regle, que dans les maladies inflammatoires, on commence les cures par ce que nous avons de plus éfficace, & de plus généralement reçu dans toutes les écoles, où la médecine a fait des progrés; de l'Afie, au Nord, chez les Barbares, comme chez les peuples les plus policés, la faignée a été regardée des plus excellens médecins de l'antiquité, & des modernes comme le moyen, le plus affuré d'empecher le cours des inflammations ménaçantes; la nature du fang nous demontre afféz par fa cohéfion; par fa confiftence, par fa difpofition propre a faire

re des ſtaſes, & par ſon mélange aux ſéroſités, combien ce ſecours eſt éfficace pour lui donner un cours plus libre, pour détourner l'engorgement, pour faire enfin des réſolutions heureuſes, pour le léviger, & le corriger, & le remettre a meme de circuler paiſiblement par un mécaniſme, qu'il ſeroit trop long d'éxpliquer, & qui ne doit pas trouver ici de place.

Le ſang, que l'on tiroit a tous ceux, qui étoient affectés de la maladie dominante étoit rarement coineux contre tout ce qui s'obſerve dans les maux inflammatoires, car il étoit plus toſt d'une conſiſtence preſque louable, d'une couleur rouge a la ſuperficie, mais dont le globe avoit un fond trés chargé de couleur quaſi noiratre trés diſpoſé a la diſſolution, & fort facile a ſe diviſer, nageant avec une trés petite portion d'une ſéroſité jaune, que l'on conjecturoit procéder d'une éxaltation de bile, l'on n'ob-

n'obtenoit pas des premiéres ſaignées tout le ſecours nécéſſaire, de ſorte qu' il falloit en raiſon des accidens plus ou moins violens repaſſer a ce reméde j'uſq' a 3. & 4. fois, ſoit du bras, ſoit du pied, ſoit de la jugulaire, juſqu' a ce qu' enfin le médecin connut que l' évacuation lui parut ſuffiſante pour laiſſer aſséz de force a ſon malade & étre a meme de ſupporter le cours d' un mal trés inſidieux, les boiſſons nitrées étoient largement adminiſtrées, & dans mon particulier je faiſois uſage des abſorbans nitrés qui ſon loués par Hoffman, & ne ſont point déſapprouvés par Pringle (1), comme des antiſéptiques efficaces, j'ordonnois des boiſſons acides, comme tendantes a s'oppoſer a la trop grande raréfaction de l' humeur bilieuſe, qui paroiſſoit avoir teint la séroſiré du ſang, ces boiſ-

ſons

(1) *Traité des ſubſtances ſéptiques & antiſéptiques ou il parle des vertus des potions ſalines &c.* T. 2. pag. 277.

ſons acides je les compoſois avec des fruits, comme le limon & le ſucre, ou avec le vinaigre, & le ſucre, étendus dans une ſuffiſante quantité d'eau. J'ordonnois des orgeades nitrées, je procurois de légéres évacuations par le moyen des antiſpaſmotiques, j'entens par les antiſpaſmotiques, les abſorbans unis a des ſels neutres, les quels enveloppent & amortiſſent l'action des humeurs, non ſeulement des premiéres voies, mais encore du canal intéſtinal, ou ils ſont leurs premieres actions, & ſur les quelles ils agiſsent par leur peſanteur, & diminuent le ſpaſme en changeant la nature des ſucs vitiés, ceux cy repaſsans dans le ſang par les vaiſsaux qui leur ſont propres, corrigeants ainſi la maſse, & les parties, qui avoient été perverties par l'acrimonie dominante. Les globules du ſang dis-je reprenans leur conſiſtence, & leur douceur dans l'une, & l'autre partie, le ton pouvoit ſe réta-

ta-

tablir, & la tranquillité reparoitre. Ces remédes n'étoint cependant pas suffisans pour combattre la violence d'un mal d'un long cours, & dont il falloit attendre de la nature, & de l'art le succés, l'occasion étoit préssante, comme le dit le Prince de la Médecine. Ces remédes n'étoint emploiés que dans les premiers jours, auxquels on pouvoit encore ajouter quelque décotion de Kinkina (1) pour s'opposer à la quantité de putridité, qu'on remarquoit dans les humeurs, mais comme l'accablement les mettoient souvent hors d'état de boire, & de prendre des secours différens, on peut a peine s'immaginer, combien de soin il falloit pour éloigner un péril imminent, on étoit obligé de varier les remédes en raison de ce qui étoit le

(1) Lancisi pag. 449. de effluviis paludum Noxiis lib. 2. *Remedia necandis vermibus ex Kina, & acidis cardiacis &c.*

plus preſſant, tantoſt contre la tenſion de l'éſtomac, & du bas ventre, & de la véſſie, tantoſt en les ſoulageant pour procurer des déjéctions vermineuſes, ce qui ſe préſentoit quelque fois plus ou moins tard toujours par le ſecours de ces remédes, que nous prenons dans l'ordre des aléxiteres. Il falloit donc de toute nécéſſité avoir recours aux medicaments adaptables, & lorſque la matiére dominoit l'évacuer, ſuivant toujours le précépte du divin viellard: *In valde acutis dum materia turgit*. L'aſſoupiſſement réquiéroit quelque volatile, quelques médecins prenoient ce ſecours dans du Camphre, d'autres emploioient des aléxitéres. Je me ſuis ſervi dans ces occaſions des uns, ou des autres de ces antiſéptiques, comme les Racines de Serpentaire de Contrajerva, de meme que de quelques portions de Drogues, qui entrent dans la Theriaque, diſſoutes dans des eaux cordiales, & aromatiques, ai-

aiguiſées quelque fois d'eſprits volatils de Corne de Cerf, ou de Succin, & m'oppoſer ainſi aux progrés de la putridité maligne, ſans craindre pour cela d'encourir la critique de ceux, qui blament les remédes échauffans, dans des cas, ou il ne voient, que le feu allumé par l'accesſion des parties ſulphureuſes du ſang, & qui ne nous accordent pour toute reſsource aprés la ſaignée, que les délayans, & le nitre comme le plus puiſſant antiphlogiſtique; ne faiſant pas attention, qu'il n'en eſt pas dans ces fiévres putrides, comme de celles, qui ſont ſimplement aiguës, ce qu'on peut plus particuliérement connoitre, & diſtinguer dans la Clinique, que dans la Theorie phiſiologique de la chaire. Et je puis aſſurer, que ſans les ſecours des cordiaux, & des véſſicatoires nous euſſions perdu deux tiers de plus de malades, & le

vin

vin (1) méme eſt excellent a un malade, chéz le quel les forces motrices manquent, ou lors qu'elles ne ſont pour ainſi dire qu'entravées, ou que la diſtribution des liqueures vivifiantes ne ſe fait point, & dont il faut remettre le cours en mouvement, il eſt inconteſtable que ces remedes, ſont d'un ſecours éfficace. Le Nitre ſuffira-t-il toujour? & pourquoi ne tiendroit on pas une conduite approuvée des plus grands médecins dans ces cas. Et ſur tout dans les Hopitaux, où les malades par le trop grand nombre n'ont pas tout ce, qui eſt poſſible pour le beſoin du jour, & de la nuit, ou abbandonés quelque fois a eux mémes délirans, & ſans connoiſsance periroient ſans ces ſtimulants, dont les médecins, qui ont une ſage pratique, & une longue éxpérience, conoiſsent les éffets ſalutaires, & qu'ils n'emploient, que dans la vuë d'at-

(1) *Modicum vini concedito praeſertim febri petechiali, & peſtilenti correptis* Waldſchmit.

d'attirer, de folliciter, de debarraffer, ou bien de raréfaire l'humeur morbifique en relevant la vertu fiftalique par le piccotement des nerfs, & par là foulager les parties intérnes foit de la dépofition, que l'humeur intérne y auroit fait, foit par la caufe d'une lenteur, ou de l'épaiffiffement de la lymphe, ou du fang, en la remèttant dans le courant, & procurer, foit un éruption, foit une tranfpiration, une évaporation de l'humeur maligne, en la fubtilifant par leur vertu volatile, qui paffe dans le fang, & de cette façon encore rappéller du centre a la circonférence avec plus de vivacité vers les pores de la peau par les capillaires, ce qui eft en ftafe. Et puis qu'il eft de l'art de favoir ménager les dégrés de fiévres pour que la nature fe procure le foulagement qu'elle cherche par ce mouvement intéftin; les médecins en doivent donc quelque fois feconder, & la marche, & les éfforts; Perfonne ne

di-

difconvient, que fi le mouvement étoit afféz grand ce feroit multiplier la force d'une accéffion qu'on veut réprimer en augmentant l'irritation par ce moien, & qu'au lieu de devenir un reméde falutaire, il ne porta le fpafme, & l'éréftifme à l'éxcés.

Les cliftéres compofés de remédes non feulement émollians, ce qui convenoit afféz dans les premiers tems étoient emploiés, mais dans les jours ou on pouvoit, juger, qu'il falloit s'oppofer a une humeur pérvértie, qui par la mauvaife qualité tenoit tout en fpafme, il étoit donc a propos de les compofer de remédes convenables a réfifter, & évacuer la putridité, & les corps étrangérs, comme les vers, & les matiéres durcies, qui féjournoient dans les intéftins, lefquels par leur combinaifon nuifible, ou acrimonieufe, tenoient les parties en tenfion, ces remédes procuroient des déjéctions falutaires

res. Je les préſcrivois avec de la taneſie, ou avec les ſemences contre vers, le Kinkina, ou avec des plantes analogues, comme la menthe, & ſemblables, ce qui, par leur odeur, relevoit le ton, & au moien de ces lotions entrainoit des vers en grande quantité, & j'oſe dire avoir eu un malade, qui en rendit au moins 150. dans le cours de 8. a 10. jours, & d'autres depuis 20. 30. & 40. mais ou ces animaux avoient ils pû ſe tenir ſi long tems, dans les replis des intéſtins, comment des quantités ſi conſidérables, avoient-elles pû ſe multiplier, comment la chaleur d'une fiévre ſi violente ne les avoit-elle pas expulſé plus toſt ? car Hoffman dit, que la fiévre tuë les vers, & on le voit ſouvent en pratique, ſans avoir fait l'uſage de remédes, ſurtout chéz les enfans.

Il me ſemble trés intéréſſant d'obſerver, que toutes les pérſonnes, qui

ont

ont été aſſujétties par leur mauvais régime, & éxpoſés a la maladie, qui a régné, n'ont pas été également affé-ctées des mémes cauſes; je les diſtingue, en gens de la campagne, & les pauvres des villes; cette diſtinction étoit trés intéréſſante pour les cures, c'eſt pourquoi la réuſſite n'a pû toujours étre aſſurée, & quoique le fond de la maladie ait été de méme caractére, les médecins cependant devoient varier leurs cures; la médecine ne ſe pratique pas, comme les autres ſciences, qui ont des points fixes & ſurs, nous ne devons pas ſuivre une méthode aveugle pour toutes les cures, nous ſommes obligés a faire nos réfléxions dans la pratique de notre art; Nous ne commençons pas ſur tout dans les Hopitaux toutes nos cures a tems, les ſujets, qui s'y préſentent ſont plus, ou moins épuiſés, nous avons pû faire cette diſtinction entre les malades, qui nous venoient de bien loing,

&

& ceux qui des quartiers différens de cette ville venoient y chércher du ſecours, les gens de campagne étoient bien plus épuiſés a tous égards que ceux, qu'un éloignement moins inſurmontable méttoit a méme de recevoir un plus prompt ſecours : les habitans des villes encore avoient moins ſouffert en proportion de la diſette, & de l'innanition, c'eſt pourquoi tous les remédes, & tous les ſecours, que j'ai décrit pour parvenir a une heureuſe réuſſite, n'ont pû, & n'ont dû également étre mis en uſage, c'eût été égorgér céux dont le ſang étoit déja trop appauvri, ſi on leur eut fait ſubire de copieuſes ſaignées, puiſque tous les anciens craignoient de les placer trop tard, & Hyppocrate dans les maladies du genre bilieux, & putride, n'en uſoit pas (1). Il dépendoit donc de la ſagéſſe, & des prudentes di-

(1) *Voy: Eſſai ſur la conformité de la Médecine des anciens, & des modernes.* Paris.

distinctions des Médecins dans l' application des remédes, que l'on emploioit, c'est justement pour les sujets les plus épuisés, qu'il falloit moins de remédes évacuans de toutes éspéces, & chéz lesquels les usages des antiséptiques, & des cordiaux, étoient les mieux indiqués pour les aider a supporter, & le cours de la maladie, & les évacuations critiques, sans lesquelles, comme dit la savant Freind, rarement on récupére la santé. Cette judicieuse réfléxion n'a pas échappé a la sagacité de Mr de Lagusius, luy, entre les mains de qui repose le salut de l'état.

Si les causes des maladies Epidémiques, qui affligent irréguliérement l' humanité étoient plus connuës les cures auroient un plus heureux succés; mais quel est l'avvertissement, que nous en avons, comment prévenir le cours des choses, que nous ne pouvons empécher cherche-t-on le principe d'une cause

avant

avant qu'elle ait offensé? comment analiser ce qu'on ne connoit pas, comment appércevoir le concours de ce qui doit ne nous affécter, que quand l'union des parties aura la puissance de nous attaquer; nos sens ne sont pas asséz aiguisés pour tout sentir d'abord, & tout prévenir, la physique ne peut pas appliquer ses éxpériences a tous les corps, & ce sont souvent plus tost les éffets, qui nous avertissent, que les causes ne nous sont sensibles; mais si les anciens ont crûs pronostiquer des maladies Epidémiques par quelque signe particulier, & si on pouvoit y ajouter foy je n'obmettrois pas de rapporter, qu'en 1765. on vit au mois d'Aoust une quantité innombrable de Chenilles, qui incomodérent, & se répandirent par toutes les maisons de la ville; ces Chenilles paroissoient d'un brun marqué de quelques taches grises légéres, dont la grosseur n'éxcédoit pas celle d'une grosse

plu-

plume de poule; Enfin elles ressembloient afféz a celles, qui paroissent sur les arbres a fruits; au commencement du Printems, il sembloit, que ces insé-ctes montoient du bas du pavé le long des maisons, les pontes par conséquent avoient été déposées au bas des habitations, & non sous les toits, pour les mettre a l'abri, comme il est ordinaire a ces animaux, j'observerai aussi, qu' il plut beaucoup, & si Ramazzini a regardé comme un signe épidémique le silence des Cigales, & le passage des Sauterélles, nous eumes de commun l'apparence des Chenilles, & le silence aussi des Cigales, parce qu'il plut beaucoup pendant l'été de cette année, comme je l'ai trouvè noté.

Les ouvrages des plus éxcéllens Médecins, & des plus attentifs observateurs; n'attribuent les maladies populaires, qu'a deux causes, & depuis environ 2000. ans; jusqu'au siécle présent,

ſent, on a toujours tablé ſur le meme ſiſtéme, & ſur les mémes fondemens, tous les phénoménes de cette ſorte; & auſſi il paroit, que tous les phyſiciens ſont d'accord ſur la puiſsance de ces deux cauſes, deſquelles peuvent dépendre plus particuliérement la pérvérſion de nos humeurs. Les oracles d'Hyppocrate, les obſérvations de celui, qui mérita dans les ſiécles modérnes de porter aprés lui ſon nom, & qui nous à donné l'hiſtoire, & le cours des conſtitutions épidémiques non ſeulement de ſa patrie, mais encore raſsembla les conſtitutions de l'air de différentes contrées de l'Allemagne, & de Hongrie pour rendre ſa matiére plus intéréſsante, & plus utile, peuvent l'une, & l'autre beaucoup nous inſtruire, & nous éclairer; les leçons d'Hoffman, les études, & les recherches de Ramazzini, les oeuvres de Lanciſi, les traités ſur les éffets de l'air d'Arbuthnot, le

trai-

traité ſur les maladies communes des armées du Docteur Pringle, & ſes judicieuſes rechérches ſur les ſéptiques, & antiſéptiques, ce que nous enſeigne le profond Boerhaave, & ſon ſavant commentateur, & les obſérvations, que d'autres zélés médecins ont donné ſur ces maladies, ont été les ſources, ou j'ai crû devoir m'inſtruire, tant pour me conduire dans ma pratique, que dans la déſcription, que je donne de cette influence, & de ce que je dirai de ſes cauſes. Quelques auteurs ont indiqué, & pretendu voir des agens particuliérs dont ils ont formé des hypotéſes, mais il eſt conſtant, que le véhicul de tout eſt dans l'air, & les alimens (1).

Les fiévres Epidémiques, peuvent être de bien des éſpéces, depuis les intérmittantes bénignes, jusqu'aux plus

mor-

(1) Morb. Epidemiq. §. 1406. *la cauſe de cette variété du Boerhaave eſt cependant ſi cachée qu'on ne peut jusqu'icy deduire d'aucun vice ſenſible des ſix choſes non naturelles.*

mortelles par leur ardeur, & leur violence, toutes ont leur cours, & un période réglé, qui au rapport du célébre Sydenham ſe términent aux deux ſolſtices, ſoit qu'elles aient commencé au Printems, ou a l'Automme. Chaque année porte ſa conſtitution, & de l'etat du ciél dépendent ſouvent les dégrés de force des maladies, dont quelques unes n'ont d'abord point de nom, que celui de fiévres continuës, ou ſtationaires, & ces maladies communiquent preſque toujours a toutes les autres quelque choſe de leur caractére, ſoit inflammatoire vermineux, putride, ou autre, qu'il ſeroit difficile de bien ſpécifier, puiſque Sydenham dit, qu'il ne peut préſque pas ſe faire, qu'on puiſſe compter les diverſes Epidémies, décrire leur caractére, ny en fixer les remédes, & le ſentiment de ce grand homme, eſt d'une aſſéz bonne autorité, luy qui pendant 15. années conſécutives, nous a don-

donné la ſuite hyſtorique, de celles qui régnérent dans Londres, & nous a laiſſé des obſérvations trés inſtructives ſur les petites vérolles &c.

Qui pourroit éffécṫivement donner une ſuite de toutes celles, qui ſe ſuccédent, on en voit qui ſont des ravages parmi les animaux de divérſes éſpéces, parmi les ruminans, les graminivores, & les carnivores. Il y a deux ans, que nous en vimmes une parmi les chiens, & parmi les poules. Mais comme les deux cauſes reconnuës peuvent étre infiniment combinées, quelle difficulté, ou plus toſt quelle facilité ne voions nous pas a la multiplication de ces fléaux, l'air eſt ſuſcéptible de beaucoup de variations, qui toutes agiſſent différemment ſur les corps en relachant, & répércutant; tout ce mécaniſme, eſt trop connué des pérſonnes éclairées pour que je m'arréte a l'éxpliquer; les cauſes éloignées,

com-

comme les prochaines ont respectivé-
ment une puissance sur nous; la solidi-
té de nos parties, la bonté de nos hu-
meurs ne peuvent empécher les éffets
des causes plus puissantes qu'elles. Ainsi
nous reverrons de tems en tems des pe-
tites vérolles, des Rougeolles, des Co-
cluches, des pleurésies, des fluxions,
des dissenteries, des jaunisses, des fié-
vres aiguës, des putrides, des vérmi-
neuses épidémiques, comme nous voions
reparoitre les fiévres endémiques plus
ou moins périlleuses, ou pérnicieuses,
a raison de la constitution, comme on
l'observe dans nos Maremmes Toscа-
nes, dans les Pontines, & dans les
airs grossiers de quelque partie de la
Lombardie, mais sous un ciél favora-
ble; comment l'air produira-t-il des
fiévres aiguës putrides, & vérmineuses?
comme celles que nous avons vû, a moins
qu'une autre cause n'y coopere, mais pour
ne point trop donner lieu a des suppo-

ſitions qui meneroient trop loing. Ne pourroit on pas comparer la conſtitution de l'année derniere, avec celle de l'année courante? l'an paſsé ne fut ny moins froid, ny plus doux, la neige réſta plus long tems ſur la terre, & nous ne vimmes point régner des maladies populaires pendant ſon cours, ſi nous éxcéptons les fiévres intérmittentes tiérces qui attaquérent particuliérement le Quartier de la Forterеſſe St Jean, ce qui ne pouvoit s'attribuer qu'a la vapeur des foſſés, qui l'environnent, & a l'écurement, qu'on en avoit fait en partie pendant le mois d'Avril. Je n'oublirai pas de citer auſſi les épidémies, qui régnérent il-y-a quelques années dans les environs de P*eſcia*, & l'influence fiévreuſe maligne ou pérnicieuſe, qui affligea *Foiano* par des innondations, qui pour l'ordinaire ont des ſuites funéſtes.

Si nous comparons les dégréz de

la

la conſtitution de l' an 1766. on verra, que l' année fut plus rigoureuſe, que celle, qui s'écoule préſentement, & ſi l'épidémie eut dû dépendre de la tranſpiration arrétée, ces éffets devoient ſe faire refsentir alors, puiſque la cauſe pouvoit étre plus éfficace, ce qui ne dut avoir aucune conſéquence, puiſque nous ne vimmes aucun éffet occaſionné par le froid.

Les dégréz du Thérmométre de l' année 1766. a les compter dés les premiers jours de Janvier, furent du premier dégréz de gélée juſqu'au 6.e & le Thérmométre ne déſcendit, qu'une fois a ce terme, & une fois au 5.e & pendant tout le cours des autres jours il ne fut qu'au 4. ſous gélée, ce qui ſurpaſſe de deux dégréz le froid, que nous avons reſſenti cette année le Barométre fut 32. jours au deſſus de pluie, ou vent, j'obſerve cependant, que nous eummes de tems a autres des retours de neige.

Pendant le cours de Fevrier le Thérmométre ne déſcendit, qu'a deux degréz ſous la géléc, & ne remonta pas au de la du 7.e ce qui fut le terme, ou il ſe trouva le plus fréquemment, & ce qui ſe fit dés les premiers jours par graduation ; ce que j'obſerve pour que l'on n'en tire pas des inductions contraires. Le Barométre fut plus ſouvent au beau, & variable, qu'a la pluie, & au vent, il tomba a pluſieurs repriſes aſſéz de neige, ſur tout ſur les montagnes.

Je n'obmettrai pas de rapporter, que dans cette ſaiſon il y eut une épidémie qui dura quelques mois dans Livourne, mais, qui n'afféčta, que le Soldat, & une partie des gens moins a leur aiſe. Cette maladie fut caractériſée une péripneumonie ſéche, accompagnée de putridité vérmineuſe; on en voulut donner la cauſe au grand froid, & a la fatigue, qu'eſſuioit le Sol-

Soldat ; mais quant a la putridité, on pouvoit plus toſt l'attribuer au mauvais pain. Je fus envoié pour en prendre connoiſſance, mais comme j'en rendis compte dans le tems, je n'en rapporterai pas icy toutes les obſérvations, que je conſérve ; ſi ce n'eſt dans une particularité, que nous avons obſervé dans la ſéction des cadavres, qui avoient tous le foye d'une mole bien plus conſiderable, que l'état naturel, & dont la Ciſtique étoit prodigieuſement groſse. Les Poumons étoient dans quelqu'uns enflammés, & ſphacéllés, le bas ventre, & les intéſtins plus ou moins enflammés, obſervation commune dans les cas préſens, & fréquente dans les maladies putrides.

La conſtitution de Mars fut aſſéz douce ; le Thérmométre fut conſtamment du 4.e dégréz ſur gélée au 8.e il neigeat néanmoins ſouvent. Vers la fin du mois le Barométre fut aſſéz régu-

gu-

guliérement plus toſt a la pluie, & vent, qu'au bon tems; car je trouve dans mes obſérvations météorologiques, qu'il y eut deux tiers de mauvais jours.

Le mois d'Avril fut plus doux, comme il eſt aſſéz de coutume, puiſque le ſoleil réſte plus long tems a notre Horiſon, le premier du mois le Thérmométre étoit au 10.e il s'y ſoutint quelques jours, & redéſcendit au 7.e enfin il remonta, & ne paſſa pas l'11.e dégréz, ce qui ne fait qu'une différence trés peu ſenſible, le Barométre fut plus ſouvent aus tems pluvieux, qu'au variable. Si je faiſois une plus longue déſcription de tous les dégréz des autres mois, je ne pourrois en tirer d'autres conſéquences.

Si on parcourt l'Hiſtoire, & les déſcriptions, que les plus graves auteurs nous ont laiſſé ſur les maladies populaires, nous vérrons, que quoique les cauſes puiſſent étre diverſes, on remar-

que

que des ſymptomes aſſéz univoques, & des réſultats aſſéz égaux, c'eſt cependant pour moi un probléme, car il paroit ſurprenant, que les maladies du Printems, & de l'Automne, celle des pays brulans, comme des régions froides, ainſi que les tempérées entrainent la méme ſérie de maux, ſeulement a quelques dégréz moins violens prés, mais comment le régime de vivre des différens peuples ne fait-il pas plus varier les ſymptomes? comment le ſang des Aſiatiques, des Affricains, & des Européans, eſt-il ſuſcéptible des mémes éffets, & de la méme pérvérſion? Proſper Alpin dit, que par le Campſin il régne en Egypte des maladies de pluſieurs éſpéces toutes épidémiques, les maux d'yeux, la fiévre violente, que les habitans nomment *demelmuja* accompagnée de délire, eſt ſouvent mortelle dans le cours de quelques heures. Arbuthnot dit qu'au Fort St George le

vent

vent de Nord-eſt (1) produit des caterres des dépots ſéreux de toute éſpéce, ainſi que des fiévres putrides. Dans notre climat, les maladies putrides ont regné par le vent de Nord; les vent de Sud pervertiſſent egalement l'air, comme ceux la. Ramazzini rapporte, que les années 1692. 1693. & 1694. quoiqu'elles euſſent étées différentes dans leur température, elles ne le furent pas dans leurs maladies épidémiques, particuliérement dans une fiévre pourprée, ce qu'il attribue a une durée extraordinaire du vent du Sud. Le méme Docteur Arbuthnot dit que l'uniformité du tems dans les vaſtes contrées rend les maladies uniformes. Comment donc encore les différentes cauſes produiſent-elles les mémes éffets? comment dans les ſujets, qui ont le ſang coineux, comment dans ceux qui l'ont diſſout avons nous vû les mémes

ac-

(1) Arbuthnot pag. 179. *St Georg eſt en Aſie. des effet. de l'air, le fort*

accidens ? il ſembleroit , que de la diverſe conſiſtence des humeurs il devroit en réſulter différentes altérations. Je prévois qu'on pourroit répondre, que les élémens de notre ſang, & de nos humeurs étant les mémes, & ſe pervertiſſans dans la maſſe il peut en réſulter les mémes phénomenes. Quelqu'un peut étre prendra la peine de ſuivre mieux cette matiere.

Je reprends mon ſujet, & je vais comparer les puiſſances des deux cauſes, que je ſoupçonne nous avoir été ſenſiblement plus nuiſibles l'une que l'autre; voyons ſi de la tranſpiration arrétée par le froid il s'en eſt formé en nous une plétore maligne, voyons ſi l'air chargé de vapeurs maléficientes par des éxhalaiſons terreſtres comme le célébre Sydenham le penſe, l'air a pû en étre alteré; je crois que de tous les indices, que j'ai donné de la conſtitution de l'air, on n'a vû ny innondations,

tions, ny féchéreſſes, ny éffets de quelque méthéore capables d'avoir répandûs une influence ſi nuiſible.

Voyons ſi dans le régime nous ne trouverions pas plus toſt la cauſe de la putridité, qui s'eſt tant dilatée,& de quelle façon s'eſt fait ſentir cette épidémie, a des perſonnes commodes, qui n'ont pas été dans le cas de ceux qui en auront été les premieres victimes, & enfin comment elle s'eſt faite preſque contagieuſe, comment les accidens ont'ils été plus facheux? Si ce n'eſt par des férmentations plus ſourdes.

Aprés avoir annoncé les deux cauſes, qui ont le plus concouru en dérnier lieu a nous plonger dans l'épidémie préſente, éxaminons les éffets, que peuvent produire ſur notre corps l'un, & l'autre de ces agens, voyons ſi par analogie éxacte je pourrois en fixer le ſeul mobile.

Si l'on doit attribuer a la rigueur
de

de la ſaiſon, & a ſon intempérie, ou a la ſécheréſſe l' origine des maladies épidémiques, il faut éxpliquer les éffets deſavantageux, que ces modes produiſent ſur nos individu. Je m' étendrois peut étre trop loin, ſi je devois ſuivre les progréſſions d' une cauſe par ce que de la premiere il s' en produit une autre, & de celle cy une autre encore, qui toutes peuvent faire une ſuite de cauſes morbifiques comme le dit Hoffman, mais dont la connoiſance eſt reſervée aux phyſiciens, & aux médecins, le premier pour connoitre les cauſes prochaines de la ſterilité d'une année de meme quil ſuffit, aux médecins de connoitre les cauſes prochaines, & antécédentes de ce qui ſe paſſe dans le corps, contre l' ordre établi par la nature.

Ce que le Docteur Arbuthnot dit (1), eſt

(1) Arbuthnot article 38. *De l'influence de l'air dans* & pag. 109 & 110. c.6. *les maladies.*

eſt trop intéréſſant, pourque je me diſpenſe de le rapporter; les éxcés de
„ l'humidité, & de la ſécheréſſe ſelon
„ luy doivent nécéſſairement mettre le
„ corps dans un état *morbide*, par ce qu'il
„ ne ſcauroit les ſupporter Il faut cependant un certain dégré d'humidité pour relacher les parties éxtérieures de nos corps, & conſerver les pores dans leur duë ſimetrie. Je ſerois trop long, ſi je devois copier tout ce qui fait a mon ſujet, mais je ne puis eviter de décrire quelques fragmens de l'article 39.ᵉ, on á obſervé ajoute-t-il, que les longues ſecheréſſes étoient les plus dangereux des autres éxcés de l'air, il donne les proportions de la différence des pluies pendant le cours de pluſieurés années, dont le réſultat demontre, que les regitres mortuaires augmentérent dans les années les plus ſéches, non ſeulement parmi les hommes,

„ mais

„ mais auſſi parmi les animaux; Cepen-
„ dant cela n'eſt arrivé „ que dans le
„ changement de conſtitution, c'eſt a
„ dire lorſqu'aprés la ſécheréſſe, la ſur-
„ face de la terre rouverte par la pluie,
„ put affécter diverſement les corps.

„ L'article 50ᵉ explique l'éffet de
„ l'humidité de cette façon, l'humidité
„ relache, éxcépté, qu'elle ne ſoit com-
„ binée avec un plus grand dégréz
„ de froid, le quel lui ôte autant de
„ la qualité relachante ....
„ .... les éffets donc d'une telle
„ conſtitution de l'air ſont toutes les
„ maladies, que les méthodiques pla-
„ cent ſous le titre du *laxum*, d'ou
„ s'enſuivent les indiſpoſitions cathér-
„ reuſes, les fluxions &c. „ ce qu'il
confirme ancore au chap. 7. des influen-
ces de l'air dans les fiévres contagieu-
ſes &c. (1)

Hof-

(1) Arbuthnot *ſur les effets de l'air* article 18. pag. 238. T. I. edit. de Paris.

Hoffman dans ſon chap. 7. de l'origine des maladies par les cauſes des vices de l'air, & des obſtacles a la libre tranſpiration, dit qu'il eſt la cauſe de la plus grande partie des maladies épidémiques, a l'article 23. du méme chapitre, il dit, que les maladies, que l'hyver produit, ſont cauſées par la rigueur du froid ſec, & humide, qui dans ces deux états empéche également la tranſpiration, de la viennent en éffet les pleuréſies, les péripneumonies, les rhumatiſmes, les douleurs aiguës, & a l'article 27. il rapporte qu'a raiſon du déſavantage, que cauſe le grand froid, il occaſionne la tenſion, & la contraction des fibres, & des vaiſſeaux, ce qui concentre les liqueurs dans l'intérieur du corps, & empéche l'égalité, & la liberté du mouvement circulaire dans les petits vaiſſeaux de l'éxtérieur, ce qui produit des ré-

(1) Hoffman chap. 7. *Med. Ration.*

réplétions , & des ſtaſes mortelles „ Il
„ éxplique encore d'une façon plus é-
„ tenduë les conſéquences , de ces ir-
„ régularités , d'ou il ſe prépare des
„ matiéres pour les maladies , que le
„ froid produit, & met en mouvement.

Tout ce qu'il vient de dire eſt ſpécialement pour ce qui cauſe les maladies épidémiques, c'eſt a l'article 32. auquel, il faut faire plus d'attention, & voicy la traduction de ſes paroles.
„ Rien ne contribue plus, & n'a plus
„ de force pour cauſer les maladies é-
„ pidémiques de diverſes èſpéces, qu'un
„ tems pendant un long cours humide ,
„ pluvieux, couvert, & en méme tems
„ calme , ſur tout lorſq'en ſuite le
„ vent du Nord améne le froid, ou
„ qu'il vient de grandes chaleurs. Si
„ cette combinaiſon ſe rencontre l'Au-
„ tomne , ou le Printems , la naiſsan-
„ ce des maladies epidemiques eſt en-
„ core beaucoup plus infallible.

Voi-

Voila bien des ſentences favorables a ſoutenir que la rigueur de la ſaiſon nous auroit attiré l'influence, que nous avons vû. Cependant Hypocrate (1) nous dit, que la conſtitution ſéche de l'air devoit étre favorable a cette région, car ni l'humide, ni le ſéc n'avoient prédominé ſinguliérement, les maladies d'intranſpiration, & de conſtipation n'avoient pas été fort fréquentes, & ne nous avoient pas éxpoſés aux pronoſtiques, & aux aphoriſmes d'Hypocrate, de Galien (2), & de Sanctorius (3).

La ſaiſon en ſuppoſant, qu'elle auroit été préjudiciable aux corps, n'avoit point influé ſur les biens de la

(1) *Ex conſtitutionibus anni in univerſum ſiccitates aſſiduis imbribus ſunt ſalubriores, & minus mortiferae*. Hypocr. lib. aphoriſ. ſect. 3.

(2) *A libero tranſpiratu impedito febres fiunt, & ſucci corrumpuntur*, Gallien.

(3) *Conſuetum perſpirabile retentum, ſi non in lotium, vel ſudorem faceſſit indicat futuram putredinem*. Sanctorius aphoriſm. 43.

la térre, & les recoltes de l'année 1767., de meme que leur abondance confirment aſſéz, que tout paroiſſoit avoir eu un cours plus réglé, & paiſible; Ces obſérvations ſur les productions, faites par Sydenham, & d'autres médecins, ne devoient point m'échapper en liſant leurs ouvrages.

Nous n'avons pas obſervé que dans le mois de Janvier le nombre des malades, comme je crois l'avoir dit avant, ait été ſi conſidérable, & que la nature des maladies ait été ſi mortelle, pour quoi le mal ne s'eſt il déchainé, que dans les tems, qui ont ſuccedé, comme on peut le vérifier par les Nécrologues de la ville, & de l'hopital, & cela lorſque la rigueur du froid a été diminuée; pour quoi dis-je n'avoit on pas encore remarqué réguliérement, que le ſang des malades n'étoit pas paſſé a cet état de diſsolution, comme on l'a vû, & comme il arrive dans

la plus part des maladies éxantématiques, dans celles, ou une acrimonie dominante en décompose a un tel point la crase, qu'elles deviennent presque mortelles, comme dans la petite vérolle confluente maligne, dans le Scorbut, & la contagion.

J'oserois avancer, que la putridité n'avoit pas encore fait sur les corps tant d'impression, sans doute encore, parce que l'air n'étoit pas si fort altéré, pour ne s'y étre pas unis tant de miasmes, qui en changérent la premiére constitution, en y mélant des principes d'une malignité a la quelle bien des corps avoient une disposition décidée.

J'ai déja dit dans quelqu' endroit, que je n'écrivois pas pour les médecins ce memoire historique, ils-ont eté a meme de voir le cours de cette événement, mais ceux, qui ne sont point de l'art, ne trouveront peut étre pas mauvais, que j'éxplique ce que nous entendons par le mot putride.

Le premier caractére de la putridité eſt, que tout ce qui eſt conſiſtant, perd de la ſolidité ; de cette façon, les principes commencent a ſe réſoudre, & ſe confondre ; dés lors il s'éxcite dans les corps un mouvement inteſtin, plus, ou moins ſenſible, dans ceux ſur qui il s'opére. Cet éffet eſt plus viſible dans les matiéres, ſur les quelles nos ſens portent, comme nous le voyons ſur les chaires qui s'altérent, ainſi que les ſucs gélatineux, qui éxpoſés a l'action de l'air ſe fondent, & ſe diſſolvent en un liquide, quelque fois Icoreux, qui devient fétide. Ce méchaniſme cependant ne s'éxécute pas de cette ſorte tant, que le corps eſt vivant ; mais la diſpoſition de nos humeurs eſt prochaine de ce dégré de pérvérſion capable de cauſer la déſtruction. L'illuſtre Van-ſwieten (1) dans ſes

(1) *Febres ergo continuae putridae dicuntur, dum a naturali ſtatu humores multum degenerant, ſimulque in putredinem vergunt ; unde, & varius malignitatis gradus &c.* Van-ſw. Feb. cont. put. pag. 8. T. 3. Com.

ſes commentaires la définit de cette maniére, L'état de putridité dans les fiévres dit-il, fait que les humeurs dégénérent beaucoup de leur état naturel, & paſſant a differens dégréz de pérvérſion, on obſerve divers dégréz de malignité. Hoffman dit, que rien n'eſt plus éffrayant, que cet état de putridité interne, comme il arrive dans toutes les fiévres malignes &c. Pringle la décrit de cette ſorte, la putréfaction atténué toutes les humeurs, elle relache, ou rend plus tendre les parties ſolides, & fibreuſes; il eſt a remarquer que cet état, eſt celuy des fiévres malignes, ou le relachement des parties eſt maniféſte par l'accablement, & peut étre par ce que le ſang eſt diſſout, & ſans conſiſtance (1). Il ne faut pourtant pas entendre par ce mot une corruption cadavéreuſe, ou éx-

(1) Pingle pag. 283. T. 2.

excréméntiélle. Ce ci-doit suffire pour qu'on me compréne.

L' air des campagnes dit Arbuthnot, est plus sain, que celuy des villes par la libre ventilation, par moins d' Amas de matiéres putrides, & corruptibles, comment donc cet air at-il été si nuisible a ses habitans? car nous avons vû indubitablement, les maladies se faire ressentir d' abord dans les campagnes, & les malades se réfugier en grand nombre dans les Hopitaux de la ville; car il est constant, que la proportion n'étoit point égale, & qu'en fin les maladies ont plus affecté les pauvres, & les médiocres, que les personnes commodes; ce que je croirois pouvoir attribuer a un meilleur fond de sang, qui a été soutenû par un meilleur régime, dans les derniers, & s'il y a quelques éxcéptions a faire a l'egard de quelqu'un, il aut se souvenir, que toutes les maladies régnent pendant le cours de l'an-

née

née, & que quelques ſujets ont des diſpoſitions d' humeurs, qui peuvent étre miſes en mouvement, & participer de la maladie dominante (1).

On a vû avec quel ſcrupule j'ai rapporté ce que différens auteurs ont dit des éffets de l' air froid, & humide, je n'ai point parlé de ceux qu'occaſionnent les exhalaiſons, & les vapeurs des marais; & des lacs, & de toutes les eaux croupiſſantes, parcequ'il n' a rien de vraiſemblable à cette cauſe, & j'aurois trop étendu cétte matiere, en y introduiſant un éxamen, que je crois ſuperflu. Qu'il me ſoit permis maintenant de ſcruter la ſeconde cauſe, que j'ai indiquée, comme celle, qui nous a été la plus contraire (2).

Tout le monde eſt aſſez inſtruit, que, les récoltes de l'année dérniére furent non ſeulement médiocres, en

(1) Voy Sydenham loc. cit. *l' air* pag. 24.
(2) Arbuthnot *des effets de*

en tout genre, mais auſſi, qu'une trés grande partie des grains furent frappés d'une vapeur aerrugineuſe, qui en altera la qualité en en diminuant la quantité. Ramazzini a obſervé, que de pareilles accidents ont eu de trés mauvaiſes ſuites, en produiſant des maladies populaires; les hommes dans nos régions vivent de froment, & de bon grain, mais lorſque ces qualités ſont en déffaut, il ne peut, que générer de mauvais liquides, & ſi par des conſéquences encore plus triſtes cette reſsource étoit épuiſée; il faudroit, que les pauvres artiſans, & les gens de campagne vécuſsent de fruits, ou d'hérbages. La durée des premiers eſt fort limitée, & ne peut réparer la ſubſtance du ſang; les hérbages de toute éſpéce ne ſont pas des nourritures, qui ſeulement conviennent a l'homme. Ces alimens ne pourront entretenir leurs forces, ny réparer les diſſipations, qui ſe

ſont

ſont dans les grands travaux, & dans les cultures des campagnes. Le ſang s'abreuvera donc de mauvais ſucs, & de matiere étérogéne; car en éffet quel ſucs peuvent fournir dans l' arriere ſaiſon des feuilles de chicorrée, de pavots, de lapatum, de bétte (1), ou de quelques chardons que les plus neceſſiteux coupoient, & faiſoient boulir dans de l' eau pour ſe ſouſtraire aux plus préſſans beſoins; trop heureux encore, s'ils euſſent pû leur donner quelques aſſaiſonnemens, comme quelqu' un étoit a meme de faire avec un peu d' huile, & de ſel. J'en ai vû étre obbligés de vivre d' herbe crue. Mais ſi la plus grande partie n' a pas tenu un ſi mauvais régime, & qu' elle ait eu pour reſſource un mauvais pain mélé de quelques grains alterés, calandrés férmentés

(1) *Scire autem convenit, quod cum olera omnia ſanguinem gignant pauciſſimum, & pravi ſucci.* Galenus de alim. facul.

tés, de mauvaise odeur, mal cuit, unis a d'autres d'une substance peu farineuse, & peu suscéptible de férmentation, ou des manipulations, qu'on a coutume de lui donner, d'ou il ne pourra résulter, qu'un appauvrissement, & une alteration des humeurs necessaires au soutien de la vie (1).

C'est peut étre par ces moyens que s'insinueront dans nos corps par les premieres voies, les crudités, les oeufs des inséctes, & leurs semences nuisibles, lesquelles comme le dit le savant Boerrhaave dans ses institutions, feront éclore des vers Ronds, larges, ou ascarides, qu'on a quelque fois le malheur d'avaler avec les alimens (2(. Je ne m'arreterai point a rapporter sur cette matiere le sentiment, & les hipoteses de plusieurs auteurs, & sur tout de Valisnieri.

On

(1) Baillion Epim. *comm. lametrie* §. 792.
(2) Boerrhaav *Instit, Med. pag.* 344. *T. VII.*

On ſait que la diſette a de funeſtes éffets, & qüe ce n'eſt pas moins une cauſe déſtrüctible, que les inrégularités des ſaiſons, & les impréſſions des vapeürs, dönt l'air, eſt le véhicule. Les phyſiciens démontrent les éffets que peut l'épüiſement, ils éxpliquent évidemment, comment la partie rouge du ſang perd de ſa douceur, de ſa conſiſtence, & de ſes aütres qualités, d'ou s'en ſuit l'amaigriſsement, l'abbatement, la perte de la couleur dans les ſuiets; enfin la perverſion des hümeurs (1). Cette doctrine ſeroit trop longue a éxpliquer icy. Le premier de nos liquides le plus ſuſcéptible de l'altérer, eſt a mon avis, celui dont les qualitées ſont les plus diſpoſées a un mouvement de férmentation; la faim, & l'inanition allüment en nous un trouble intéſtin, le quel agite nos humeurs les échauffe, & augmente leurs alca-

(1) Vide Gall. *de ſuccorum bonitate* pag. 24.

caléſcence, d'ou s'en ſuit une conſommation, enfin un trouble, qui ſelon l'éxpréſſion de Boerrhave, ratiſſe, détache, detruit, conſomme les ſolides, diſſipe les humeurs les plus ſubtiles, épaiſſit celles, qui reſtent, & produit d'autres éffets; de là il ſe forme dans le ventricule, & dans les intéſtins, une écume acre, bilieuſe, putride, & d'autres accidens, qui entrainent la mort par la putridité de tout le corps, comme Lamétrie dans ſes commentaires le rapporte d'aprés le ſentiment de Schirauſen; ceux qui jeunent long tems, dit-il, deviennent bilieux, comme l'a écrit Hyppocrate. La bile eſt la premiere, qui refluë dans le ſang, en produit la diſſolution, & lorſqu'elle s'exalte, elle occaſionne les fiévres putrides, & malignes. Les médecins ſavent, qu'il peut s'en ſéparer pluſieurs livres par jour, cette humeur dans l'homme ſain eſt naturéllement la plus

acre de toutes, elle eſt toujours la premiére a s'alcaliſer ; ſi dans cet etat elle eſt raportée par les veines rouges, ou par les lactées dans la maſſe du ſang, elle diſſout, & elle liquéfie toutes les autres parties. Enfin les maladies, que la bile cauſe ſont infiniment etenduës, ce qui fait voir, comme le rapporte Lamétrie dans les memes commentaires, & qu'au lieu d'étre elle méme un vray beaume propre a conſerver les autres humeurs, comme tant d' auteurs l'ont écrit depuis Vanhelmont, & principalement Gliſſons, & Bac ; que melée, & circulant avec le ſang dans les vaiſſeaux, comme elle y reflue dans la jauniſſe, elle ne peut, que corrompre toute la maſſe, & ainſi produire les fiévres les plus putrides (1).

Cette humeur donc lors qu'elle n'eſt pas adoucie, rafraichie, delaïée, attenuée, produira les éffets les plus triſtes,

(1) *Lametrie Comm. aux inſtit. de* Boerrhave T. 2. ſect. 99.

ſtes, & les maladies les plus violentes, tel eſt le ſentiment de Boerrhave; un autre auteur obſerve que cette humeur n'eſt point tranſpirable, parce qu'elle eſt denſe & viſqueuſe, ce qui la rend plus difficile a etre diviſſée & emportée.

Tout ce qui vient d'étre dit des éffets de la diſette, a dû conſéquemment produire un grand nombre de maladies; les hiſtoires ſont aſſez mention de l'état triſte ou ſe trouvent quelques fois les armées, les villes aſſiégées, & méme les provinces a qui de ſemblables accidens arrivent. Boxhornius (1), qui a fait une hiſtoire du ſiége de Bréda, raconte les malheurs, & les éxtrémités ou cette ville fut réduite; je ne rapporterai point d'exemples anciens, ils ſont auſſi connus que les modernes. Les peuples, les armées, les villes bloquées, qui ſe trouvent dans le

(1) Boxhorn. hiſt. obſid. Berd. a. 1637.

le cas de manquer de tout le necesſaire a la vie, ſont dans la neceſſité de ſe ſervir de ce qui ſe préſente ſans pouvoir faire de choix, ce qui introduira comme je l'ai éxpliqué, des maladies épidémiques, de plus d' une éſpéce.

Mais a quoi bon tant m'étendre, & rechercher ſi loing? L' épidémie, qui arriva a Naples il y a deux années n'eut point d'autre cauſe, que celle, qui nous a frappé, & ſi le mal parut plus grand dans cette ville, c' eſt que la population étant plus conſidérable, elle dut donner un plus grand nombre de malades, d'ou devoit s'en ſuivre un plus grand déſordre, & occaſionner peut-étre, par d'autres conſéquences que je ne dois pas chercher, ou par trop de communication plus de maladies. Le Doct. Merli (1) en décrit fort éxacte-

ment

[1] *Lettere concernenti l'epidemia ſofferta in Napoli ſcritte da D. Franceſco Merli primo Medico degli Eſerciti di S. M. il Re delle due Sicilie a D. Franceſco Zona.*

ment les périodes, & les particularités; que l'on pouroit aſſez généralement comparer avec les notres, diſtinguant cependant un degré de putridité, & de perverſion d' air plus violent que nous n'avons vu. Notre poſition donna éfféctivement beaucoup d'inquiétudes a nombre de perſonnes, qui ſe croïoient en danger; par ce qu'elles vivoient dans un air ou il y avoit beaucoup de malades; mais, qui n'étoit mal ſain, que pour ceux qui avoient une communication plus intime. Il y a des perſonnes auſſi, qui ont des interreſts a aggrandir le mal de leur proches, ou de leurs voiſins. Les ſages précautions d'un bon Prince en inſtituant de nouveaux Hopitaux hors de la ville, & dans diverſes parties de ſes états, ſurent d' un ſecours, & d'un ſoulagement éfficace. On ſait aſſez, que dans les Hopitaux, l'air y eſt indiſpenſablement, & habituéllement mauvais, parce, qu'il eſt bientoſt

toſt perverti ſur tout quand la quantité des malades ſurabbonde. Les éxhalaiſons, qui émanent de tous les corps, & de tout ce qui eſt inſéparable de ces endroits dont je ne donnerai pas la déſagreable énumération, en ont bientoſt corrompu l'ambiant; Keil nous dit qu'un malade a chaque éxpiration corromp un pouce cubique d'air; Si quelque géometre s'appliquoit a ce calcule, il pouroit vérifier, que les maladies ſe ſont infiniment plus dilatées comme je crois l'avoir indiqué par cette cauſe, comme j'en ai des preuves, & cela par un déffaut de ventilation ſuffiſſant, du renouvellement d'un air pur, & frais, ou par le deffaut encore de quelques parfums, capables de changer, ſoit de varier, ou bien de diviſer l'épaiſſeur, & la mauvaiſe qualité, & chaſſer la féteur qu'on y remarquoit, ce qui étoit non ſeulement funeſte a ceux qui étoient obligés de ſéjourner dans cet

air,

air, mais encore à ceux qui par état sont indispensablement tenus à y remplir les devoirs d'y visiter, d'y curer, d'y soigner, & d'y assister de tous les secours temporels, & spirituels les sujets qui s'y trouvoient, & qui étoient commis à leurs soins. Sur ce point il faut écouter ce que proposent les médecins.

C'est de cette meme façon par les memes causes, par les memes conséquences qu'on a vû toutes les habitations, & les maisons mal airées, mal propres, & mal saines, ou il n'y pénétre qu'un air coulé, & croupissant comme il n'est que trop commun dans les maisons des pauvres, déffèctuans de linge, & de tant d'autres secours, que la communication d'une maladie comme celle dont je décris la nature deviendra plus épidémique, & passera ainsi du pere a la mere aux enfans, qui se revelans tour a tour ne pourront éviter de sentr'affécter, & de se communiquer le mal.

Ce que nous voyons arriver dans les villes, & dans les Hopitaux nous le voyons arriver aux armées, surtout lors qu'elles sont exposées a manquer de bons vivres, ou par des camps mal placés ou par les cantonnemens sous terreins. L'air s'y corrompt, comme Portius (1) en avertit, ou parce qu'il y a un défaut de police pour en éloigner les matieres nuisibles, comme la observé Pringle (2). Dans les maladies dissentériques, & dans les fiévres d'Hopital, qu'il nomme formidables, ainsi que les effets de l'air des prisons, qui peuvent promptement occasioner la mort comme il arriva en 1577. a Oxford, & récemment en 1750. a Oldbailey; dans un jugement de prisonniers, ce qui occasionna la mort peu de tems aprés a quatre juges, & fit périr nombre de per-

[1] *Portius de militis in castris sanitate tuenda* pag. 106.

[2] *Pringle a l' article des Fievres d'Hopital* §. 107. 122. *&* 123. *T. II.*

perſonnes, par la corruption de l' air, & la malpropreté du lieu ou étoient renfermés les priſonniers.

Comme je crains d'être trop long je ne dirai plus qu'un mot ſur les précautions qu'on pourroit prendre pour ſe mettre a l'abri de tout ce qui peut être nuiſible dans ces cas. Il y a certains uſages, qu'il ſeroit ſans doute trés a propos d'abolir mais qu'on laiſse ſubſiſter par préjugé; on eſt dans l'abitude d'expoſer a la vuë des fidéles dans les égliſes, & dans les maiſons, indiſtinctement tous les cadavres, pendant le cours d'une révolution d'heures fixées; ſi cette pratique eſt fondée ſur la piété, on déſapprouvera mon obſérvation, ſous prétéxte, que cette coutume religieuſe attire des ſuffrages; & on m'objectera peut être encore, que quand nous ſommes éteins, ſelon un ancien axiome tout venin ceſſe ſon action cette remarque n'eſt vraye que

pour

pour les éffets des poisons animaux; mais non pour ce qui peut dépendre des matieres suscéptibles de répandre dans l'air de mauvaises éxhalaisons, dont les preuves sont trop frappantes par nombre d'éxemples, qui démontrent le contraire. Combien de pays n'ont pas aboli la coutume d'inhumer dans les églises, & dans les villes? c'est sans doute parce qu'on aura observé, que de tous ces actes, il résultoit des inconvéniens préjudiciables a la société. La police meme ordonne dans les tems critiques, plus que n'a été cette derniere époque, qu'on suspende jusqu'a la fréquentation des églises, & les fonctions du service divin; le tout par le scrupule bien entendu, que dans les assemblées publiques l'on peut se communiqner des maux, qui peuvent étre transmis par le moyen de l'air. Mais si dans des tems critiques, ou il y auroit quelque danger a craindre, on n'use

pas

pas a la rigueur de ces précautions, on devroit du moins emploier plus de parfum non seulement dans les églises & dans les Hopitaux, mais meme dans les maisons particulieres. Ces préservatifs soit en lotion, soit en fumigation, ou meme répandus dans les chambres, portés sur soy, s'obtiennent facilement, & a peu de frais on les trouve dans les campagnes comme dans les villes, toutes les herbes aromatiques sont convenables a cet effet, & elles sont fort connues, & le vinaigre le plus simple, le plus éxcéllent des antiséptiques, ne devra jamais étre regardé comme un objet de dépense dans des cas aussi essentiels.

Pendant que je m'occupois a travailler a cette matiere je fis quelques essais sur les chaires, & les humeurs, comme le sang, & la bile des animaux avec des antiséptiques, comme Pringle m' en avoit fourni l'idée; j' au-

rois

rois pu les joindre icy ; mais comme mes expériences ne sont pas poussées assez loing , lorsque j'aurai mieux suivi cette partie , je la mettrai au jour , en y joignant quelques réfléxions .

FIN.

Cet ouvrage fut publié le 6. d'Aouſt à l'Académie Botanique de Florence.